

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 112

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims
JANVIER 2026 ISSN 2431-1979

LETTRES ALLEMANDES



Il était une fois en RDA

Jenny Erpenbeck

Kairos est le titre d'un roman de Jenny Erpenbeck (née en 1967). Kairos est un mot grec (*καιρός*) que la langue allemande a conservé pour marquer un moment favorable (je me réfère au Duden qui est à l'allemand ce que le Robert est au français). Il peut prendre une forme personnifiée comme dans le roman de Jenny Erpenbeck, « Kairos, le dieu de l'instant propice ». Un jour de 1992 Katharina s'interroge : « L'instant où elle a rencontré Hans, alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans, était-il propice ? » C'était à Berlin-Est en 1986.

LIRE PAGE 2

« ... quelque chose comme les traits fondamentaux d'un drame inécrivable – à moins que Friedrich Schiller fasse son retour. »
Peter Handke, *Tête-à-tête* (*Zwiegespräch*), traduit de l'allemand par Julien Lapeyre de Cabanes, Gallimard, 2025.

Friedrich Schiller
Opéra de Dresde
Photo Dominique Hoizey

Si vous aimez le cinéma

Hans-Ulrich Treichel Daniel Kehlmann

Stefan Zweig et la France

À propos de sa correspondance avec des amis français éditée par Brigitte Cain-Hérudent et Claudine Delphis

Il était une fois en RDA

Je ne me propose pas ici de vous raconter la relation que Katharina entretient au cours de ces années avec Hans, un homme marié beaucoup plus âgé qu'elle et qui « a appris à marcher sous Hitler ». J'ai plutôt envie d'évoquer l'atmosphère musicale et littéraire au sein de laquelle évolue le couple dans une RDA finissante. Les voici à Berlin surpris par une averse : « Tu connais les *Quatorze manières de décrire la pluie* d'Eisler¹ ? Non ? Je te les ferai écouter quand nous serons rentrés à la maison. À la maison, a-t-il dit tout naturellement, sans même s'en rendre compte². » Bach, Beethoven, Chopin, Eisler, Mozart... sont autant de musiciens qui font Hans « se sentir chez lui » de même que, côté littérature, Brecht, Kafka, Thomas Mann, Robert Walser... Alors au cours de la période où ils ont vécu ensemble, Hans a « équipé » Katharina de tout cela : « Hans lui a fait lire Brecht, *Puntila, Mère Courage*, *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, en lui montrant les croquis de Casper Naher³. » Parmi les écrivains est-allemands de l'époque mentionnés par Jenny Erpenbeck dans son roman il y a Hermann Kant (1926-2016) dont elle évoque la situation au

moment où celui-ci « veut renoncer à la présidence de l'Association des écrivains⁴ ». Hermann Kant n'a été que peu traduit en français – je vous recommande *Parfois les brötchen croquent sous la dent*⁵ – mais j'ai eu le plaisir de le rencontrer à Reims au début des années 1970.

Hermann Kant à Reims



Hermann Kant (à droite) avec Dominique Hoizey (au centre) à l'Hôtel de Ville de Reims
Photo L'Union

En écoutant des morceaux composés par Hanns Eisler, le hasard a voulu que résonne l'hymne national de la RDA au moment où je lisais : « Étrangère dans l'autre moitié de sa ville, elle [Katharina] voit de ses yeux les vitrines de l'Ouest où le moindre besoin est comblé d'avance par une marchandise, la liberté de consommation lui faisait l'effet d'une paroi capitonnée qui coupe chacun de toute aspiration supérieure à ses besoins individuels. Ne sera-t-elle bientôt elle aussi qu'une consommatrice parmi d'autres ?⁶ » La RDA, c'est fini, et comme semble le penser Katharina, je répète après elle : « Le Coca-Cola a réussi là où la philosophie marxiste a échoué : il a uni sous sa bannière les prolétaires de tous les pays⁷. »

1. Hanns Eisler (1898-1962). 2. Jenny Erpenbeck, *Kairos*, roman, traduit de l'allemand par Rose Labourie, p. 60. 3. *Ibid.*, p. 183. 4. *Ibid.*, p. 326. 5. Hermann Kant, *Parfois les brötchen croquent sous la dent*, récit, traduit de l'allemand par Leïla Pellissier et Frank Sievers, Éditions Autrement, 2009. 6. Jenny Erpenbeck, *op. cit.*, p. 378. 7. *Ibid.*, p. 387.

Si vous aimez le cinéma

Le roman de Hans-Ulrich Treichel (né en 1952), *Plus belle que jamais (Schöner denn je)*, aurait pu échapper à mon attention si je n'avais pas eu la curiosité d'en feuilleter quelques pages malgré un titre assez banal aussi bien en français qu'en allemand. Par bonheur je tombe sur le nom de François Truffaut. En cinéphile passionné, je poursuis ma lecture, et il est bientôt

question d'« un film de Claude Chabrol avec Jean-Louis Trintignant ». Je pense, bien entendu, à ce film de l'année 1968, *Les Biches*, avec Stéphane Audran. Il ne m'en faut pas plus pour faire plus ample connaissance avec cet Andreas qui avait fait la connaissance de sa future femme, Susanne, « dans le noir ». Ils s'étaient en effet rencontrés à l'occasion d'un séminaire universitaire sur la Nouvelle Vague. Le regard que nos deux amoureux de cinéma portent sur *Les Quatre Cents Coups* m'interroge : « Le film n'était pas un drame amoureux, c'était l'histoire d'un garçon de treize ans, de ses amis et de ses problèmes familiaux, ce qui n'était pas très passionnant, en tout cas pour moi. Pour Susanne, le film aurait pu être intéressant dans la mesure où Jeanne Moreau, son actrice préférée, jouait dedans ; elle m'en avait souvent chanté les louanges. Cela dit, Jeanne Moreau n'apparaissait que brièvement en tant que « dame au petit chien », ce qui n'a pas entamé sa vénération de l'actrice¹. » Je décide de revoir le soir même le film de François Truffaut avec Jean-Pierre Léaud – nous avons le même âge – dans le rôle du jeune Antoine Doinel. Il est clair qu'Andreas et Susanne sont passés à côté de ce film, mais bon ! Le roman de Hans-Ulrich Treichel n'est pas un livre sur François Truffaut. Il raconte l'histoire d'une amitié, celle d'Andreas avec Erik, et de la rencontre d'Andreas avec « la belle, célèbre et désirable Hélène Grossman² », une actrice. Cette histoire ne m'a pas vraiment passionné. En revanche, la lecture du roman de Daniel Kehlmann (né en 1975), *Jeux de lumière* (*Lichtspiel*), a autrement émoustillé ma passion pour le cinéma³. Ce livre est une belle occasion de (re)découvrir le cinéma de Georg Wilhelm Pabst (1885-1967). Je ne connaissais à vrai dire que son *Opéra de quat'sous* réalisé en 1931, mais j'avais aussi gardé un vague souvenir de son *Don Quichotte* (1933) vu dans mes jeunes années. Quoi qu'il en soit, ma lecture achevée, je me suis empressé d'acquérir le coffret de douze films réalisés par Georg Wilhelm Pabst et réunis par Pierre Eisenreich⁴, pour découvrir, entre autres films, *L'Enfer blanc du Piz Palü* (1929) avec Leni Riefenstahl :

Il fallait qu'il tourne des films. Il ne voulait rien d'autre, rien ne comptait davantage. Mais quoi qu'il arrive, songea Pabst, allongé dans un transat sur le pont en première classe, une cigarette à la bouche, il ne tournerait plus jamais sur un glacier.

Cela avait beau remonter à sept ans, il lui arrivait encore de se réveiller en sursaut d'un demi-sommeil parce qu'un précipice s'ouvrait sous ses pieds. Il se revoyait attaché à la falaise, pendant que Mlle Riefenstahl s'efforçait d'être une actrice. Malgré tout, il avait réussi à lui enseigner deux ou trois choses. Écoute en toi, ne bouge pas les mains ; plus le sentiment est intense, moins on agit. Ses possibilités s'avérèrent limitées, elle était intelligente et studieuse mais, quoi qu'elle fasse, son manque de talent représentait un obstacle majeur⁴.

1. Hans-Ulrich Treichel, *Plus belle que jamais*, roman, traduit de l'allemand par Barbara Fontaine, Gallimard, 2024, pp. 33-34. 2. Ibid., p. 178. 3. Daniel Kehlmann, *Jeux de lumière*, roman, traduit de l'allemand par Juliette Aubert-Affholder, Actes Sud, 2025. 4. Ibid., p. 76.

Stefan Zweig et la France

Romain Rolland (voir ci-dessous) n'est pas le seul écrivain de langue française avec lequel Stefan Zweig a entretenu une relation épistolaire suivie. On peut nommer aussi Jules Romains, Georges Duhamel, Roger Martin du Gard, André Suarès, Henri Ghéon, André Gide ou encore Henri Barbusse, comme nous le révèlent les *Lettres à mes amis français* publiées par Brigitte Cain-Hérudent et Claudine Delphis¹. Stefan Zweig témoigne dans sa correspondance de l'immense estime qu'il portait à la littérature française de son temps. Je me contenterai de citer une lettre du 4 janvier 1927 adressée en français à André Suarès (1868-1948) en attendant de m'intéresser dans un prochain numéro aux liens amicaux qui unissaient les deux écrivains :

Je pense souvent à vous et je me souhaite un livre de vous : écrivez votre vie ! vous avez passé la cinquantaine, vous avez les yeux ouverts, le cœur fervent. Vous avez le courage de la vérité. [...] C'est

le devoir de tous les grands psychologues de tourner une fois dans leur vie leur regard vers eux-mêmes, et de dire cette suprême vérité, qu'on ne connaît que par le regard intérieur².

BOOK 1. Stefan Zweig, « *Je ne me suis jamais senti un étranger en France* » - *Lettres à mes amis français*, texte établi, préfacé et annoté par Brigitte Cain-Hérudent et Claudine Delphis, Albin Michel, 2026. 2. *Ibid.*, pp. 268-270.

Stefan Zweig, Romain Rolland et la cathédrale de Reims

« Ils ont bombardé Reims et nous avons vu cela ! » la phrase est à la une du *Matin* du 21 septembre 1914. C'est signé Albert Londres. La cathédrale est visée. Les faits sont connus. Ce que nous savions moins, c'est qu'ils ont fait l'objet d'un échange de lettres, en plein conflit mondial, entre Romain Rolland et Stefan Zweig, deux grands noms de la littérature européenne du XX^e siècle. C'est ce que révèle leur correspondance des années 1910-1919 éditée par Jean-Yves Brancy¹. Un poème d'Émile Verhaeren, dont l'un et l'autre s'inquiètent du sort, en est la source. Le 30 octobre 1914, Romain Rolland informe Stefan Zweig que « Verhaeren est à Londres et vient de publier des chants sur Reims et son pays ruinés² ». Il s'agit des poèmes *La Belgique* et *La Cathédrale de Reims*. Dans ce dernier il évoque le « grand temple de gloire et d'amour » et les « bataillons teutons » :

Prenant ses rosaces pour cibles
Braquant vers lui leur feu terrible.
Il n'est sainte ni saint, il n'est Vierge ni Dieu,
Il n'est pignon, il n'est muraille,
Qu'ils n'atteignent des éclats noirs de leur mitraille.

Stefan Zweig remercie Romain Rolland : « Je suis heureux de le savoir en bonne santé et je vous prie de lui écrire que je le salue bien et que la douleur qu'il ressent ne devrait pas se traduire par un fléchissement de son amitié pour moi. » Il ajoute : « Je crois que V. me connaît et connaît suffisamment les meilleurs esprits parmi nous, pour savoir que nous avons particulièrement souffert du sort de la Belgique. Reims, c'était de la calomnie, j'ose le dire avec le recul, mais la Belgique cela m'a fait mal³ ». De Genève, le 7 novembre, Romain Rolland réplique : « Je ne puis vous laisser dire que Reims *ist eine Verleumdung* [« est une calomnie »]. Comment pouvez-vous, avec votre esprit critique, accepter les seuls témoignages d'une seule des parties, naturellement intéressée à démentir⁴ ». Et voici la réponse de Stefan Zweig : « Tout le monde savait ce que représente la cathédrale de Reims et je refuse de croire – et cela en dépit de votre opinion – qu'elle fût bombardée « par perversité », comme cela a été dit dans un communiqué français [...]. Ce que j'appelle calomnie se rapporte au *motif* invoqué, et aucun témoin civil [...] ne peut évaluer à quel point un poste de surveillance installé sur une tour peut constituer un danger pour une attaque ; seul un responsable militaire peut en décider⁵ ». Un peu plus tard, Romain Rolland opposera à Stefan Zweig que « faire pleuvoir, pendant 24 heures, sur une cathédrale une pluie d'obus incendiaires, indique la volonté arrêtée de détruire l'édifice⁶ », mais cette lettre, sans doute saisie par la censure, ne parviendra pas à son destinataire. Il ne sera plus question de la cathédrale de Reims dans leur correspondance.

BOOK 1. Romain Rolland – Stefan Zweig, *Correspondance 1910-1919*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Yves Brancy, traduction des lettres allemandes par Siegrun Barat, Albin Michel, 2014. 2. *Ibid.*, p. 102. 3. *Ibid.*, p. 108. 4. *Ibid.*, p. 111. 5. *Ibid.*, p. 117. 6. *Ibid.*, p. 132.

« *Je ne me suis jamais senti un étranger en France* »
Stefan Zweig